

Thierry Roche / Guy Jungblut

WENDERS / BERLIN

UNE FICTION

328 pages /// Format 21 x 16,5 cm

Illus. couleurs /// Couverture souple à rabats

Collection: Côté cinéma

ISBN 9782873405007

Prix: 28,00 €



Mise en vente Belgique et France : 20 octobre 2023.

Le livre

Deux séjours à Berlin, en été puis en automne, vont sensiblement changer l'existence de Bernart, un professeur des collèges nouvellement à la retraite. Peu préparé, il appréhende avec inquiétude cette nouvelle vie. Le premier voyage s'organise autour des souvenirs de quelques jours passés en RDA, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent. À Berlin, il cherche les traces de sa jeunesse, les traces d'un Berlin qu'il n'a en réalité pas connu, celles d'une histoire qui est la sienne sans pour autant lui appartenir, l'histoire d'une ville détruite puis séparée en deux. Ordonnant ses notes et ses photos, il comprend progressivement combien les films de Wenders font partie de sa vie. Il se met alors en tête de repartir à Berlin, d'y retrouver les lieux de tournage des deux principaux films que le cinéaste y a réalisés, *Les Ailes du désir* et *Si loin, si proche !*.

Troisième volet d'une trilogie des villes et des lieux, après *Antonioni / Ferrare* et *Jean-Pierre et Luc Dardenne / Seraing*, *Wenders / Berlin* tente de répondre à deux questions : comment écrire autrement sur le cinéma ? Comment associer la vie et le cinéma dans un même mouvement ? Plutôt que de s'appuyer sur des films, Thierry Roche part de la ville elle-même et des lieux de tournage pour tenter de comprendre comment des histoires inventées trouvent à s'inscrire dans la réalité du paysage.

L'hypothèse est que la vie et le cinéma, c'est la même chose. Le recours à un personnage de fiction est comme un point d'aboutissement, montrant l'intrication entre la vie et le cinéma, entre la réalité et nos imaginaires. De ce point de vue, ce livre est, à la lettre, un essai.

Le travail de Guy Jungblut fait totalement partie du projet. Son regard sur la ville a guidé le texte. Les photos sont le plus souvent le moteur de la narration ; d'autres épousent le texte, dans un dialogue incessant et fructueux.

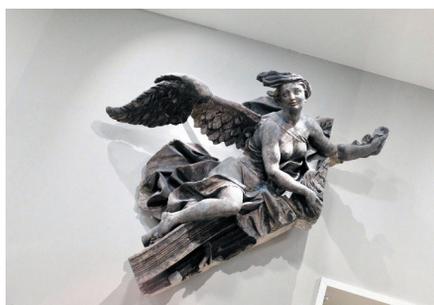
Les auteurs

L'aventure de **Thierry Roche** avec les éditions Yellow now a commencé en 2010 avec la publication de *Blow up. Un regard anthropologique*.

Depuis, il a publié *Cinéma / Paysage* (2013), *Indian's song* (avec Gilles Laprévotte), *L'Autre Néo-réalisme* (avec Marco Bertozzi), *Antonioni / Ferrare* (2016), *Jean-Pierre et Luc Dardenne / Seraing* (2021).

D'une publication à l'autre, il expérimente différents modes d'écriture pour saisir la manière dont le cinéma s'inscrit dans des paysages ou des lieux spécifiques. Son approche reste profondément ancrée dans une démarche anthropologique. Plusieurs thèmes courent d'un livre à l'autre : la mémoire des lieux, la question des traces, la construction du regard, les fleuves et les ruines.

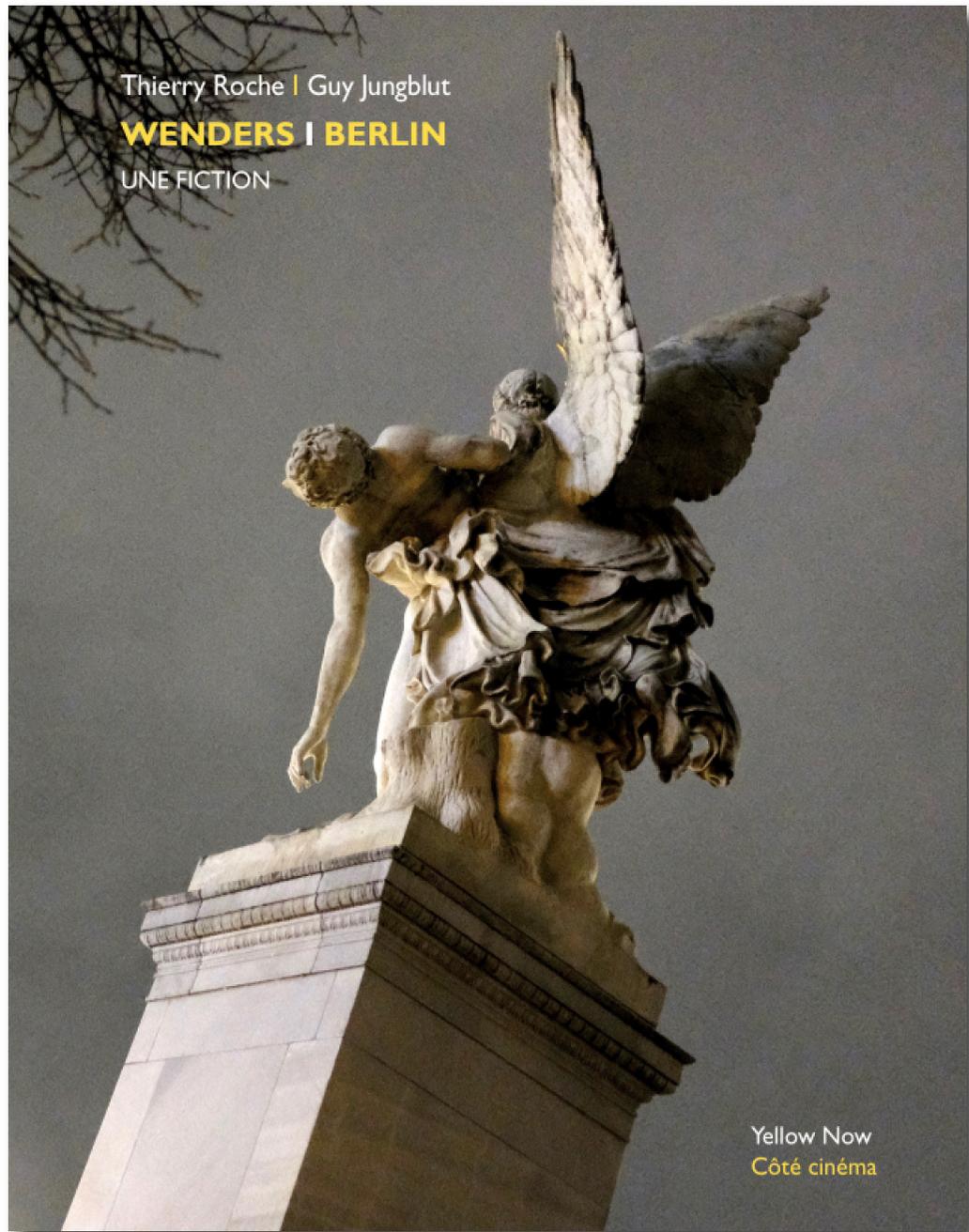
Guy Jungblut. Photographe (études à l'Institut des beaux-arts Saint-Luc de Liège), galeriste (galerie Yellow Now de 1969 à 1975), professeur (Académie royale des beaux-arts de Liège de 1978 à 2009), éditeur (Éditions Yellow Now – Côté arts, Côté photo, Côté cinéma, Côté films –, depuis 1973). Il est l'auteur en 2012, avec la complicité de François de Coninck, du *Ciel vu de Belgique* (Yellow Now, Côté photo / Angles vifs) ; en 2016, avec Jacques Piraprez-Nutan, de *Irlande 66 / 69* (Yellow Now, Côté photo / Les carnets) ; avec Thierry Roche, de *Antonioni / Ferrare. Une hypothèse plausible* en 2016 et de *Jean-Pierre et Luc Dardenne / Seraing. Cinéma / Paysages* en 2021 (Yellow Now / Côté cinéma).



Thierry Roche | Guy Jungblut

WENDERS | BERLIN

UNE FICTION



Yellow Now
Côté cinéma



EN ROUTE POUR BERLIN

Eisenhüttenstadt. Bernart est arrivé trop tôt, comme toujours. La gare est posée au milieu d'une campagne rase, à l'écart de la ville, ses portes et fenêtres sont condamnées. Ficelé à un grillage de chantier, un panneau brinquebalant détaille un projet de réhabilitation. À proximité, sur une voie sans issue, quelques wagons rouillés. Ils n'attendent rien.

Bernart pense à Hopper, aux voies ferrées qui parsèment ses toiles et qu'aucun train n'emprunte.

Un premier train s'arrête. Personne n'en descend. Il va vers le sud, en direction de Cottbus. Sur sa route, il croisera celui qu'il attend. Ses pensées s'accrochent au convoi qui s'éloigne : *Les voies de chemin de fer sont des lignes de vie qui parfois se croisent, se rapprochent ou s'éloignent... un homme dans un train, une femme dans un autre... les regards se croisent, une histoire s'amorce... et puis les voies s'écartent, chacun poursuit sa route... c'est inéluctable, inexorable... tout est là et rien n'arrive...*

Il cherche d'où lui vient cette image. Et se rappelle : la séquence de *Faux mouvement*, lorsque pendant quelques secondes deux trains roulent en parallèle et à la même vitesse avec dans l'un Rüdiger Vogler et dans l'autre Hanna Schygulla : entre la sensation de déplacement et celle de fixité, le spectateur perd ses repères. La scène pourrait résumer le cinéma de Wenders, pense Bernart, une rencontre qui naît et meurt dans l'instant ; des regards qui se touchent pendant que les corps s'éloignent ; un mouvement porté par une forme d'immobilité.

Son train arrive. Sur le quai patientent maintenant une douzaine de voyageurs. L'attente aura été l'amorce d'un adieu. Le temps nécessaire pour s'imprégner une dernière fois du paysage. Il vient de passer trois jours dans une ville imaginée et construite par un pays qui n'existe plus et dans laquelle il ne reviendra sans doute pas. De son premier séjour ici, aux confins de l'Allemagne, à quelques brassées de la Pologne, il y a plus de quarante ans, il n'a conservé que des bribes de souvenirs : peut-être une piscine découverte, une rue

large avec des magasins, un plan d'eau ou bien un lac bordé d'une gigantesque dune – dans ses souvenirs, elle se confond avec celle d'où s'élancent les enfants dans *Kaos* des frères Taviani –, une infirmière penchée sur lui après son insolation, attrapée sur cette dune justement. Il se revoit, assis tout en haut sur le sable blanc, lâchant progressivement prise, cédant aux assauts répétés du soleil, jusqu'à l'étourdissement. Ces images lui reviennent par vagues. Par quel sinueux parcours ? Habituee à se laisser porter par l'inattendu, et l'impromptu, la mémoire finit-elle par oublier le chemin qu'elle emprunte ?

Le compartiment est presque vide. Bernart glisse son sac sous la banquette et s'assoit dans le sens de la marche, côté fenêtre. Quelques sièges plus loin, un homme, la soixantaine, la mise débraillée, avec dans les bras un carton volumineux qu'il ne sait où poser. Le portebagage est trop étroit, ça ne passe pas non plus sous la banquette. Il garde finalement son carton sur les genoux. Bernart ne quitte pas l'homme des yeux. Le carton l'intrigue. Quel secret enserme-t-il ? Et pourquoi l'emporter avec lui ? Souvent, dans les transports en commun, les cafés, ou les restaurants, Bernart tente de pénétrer par le regard l'intimité des femmes ou des hommes qui attirent son attention. Il leur invente une vie, un passé, un profil psychologique. L'espace d'un instant, il porte un intérêt sincère à leur histoire. Qui sont-ils, qu'ont-ils vécu ? Parfois, simplement, il est saisi par la beauté de quelqu'un. Alors le malentendu s'installe, inévitablement. Il n'a pourtant jamais d'arrière-pensée. Rien de pervers dans son attitude, juste la reconnaissance du beau – une forme de voyeurisme, malgré tout, qui lui a parfois valu des ennuis – personne ne supporte longtemps d'être regardé avec insistance. Pour l'homme au carton, c'est encore autre chose. Il semble avoir sensiblement le même âge que lui : « Aurais-je pu le croiser lors de mon premier séjour ? Lui aurais-je parlé ? Avions-nous alors, comme parfois le font les jeunes, échangé nos adresses ? Et puis oublié de nous écrire ? ». Bernart conçoit ainsi l'histoire des hommes, la petite comme la grande, une histoire vue par en bas, du point de vue des anonymes, une histoire qui bien sûr ne figure dans aucun manuel, l'histoire des rencontres inopinées, vécues ou inventées, furtives ou inscrites dans la durée, l'histoire de toutes les vies.

[...]









[...] La veille, il a passé la matinée au Teufelsberg, la montagne du diable. Il a pris un S-Bahn puis marché un long moment sur une route au milieu des bois, avant de bifurquer à droite et de commencer à grimper sur cette drôle de montagne constituée pour l'essentiel de gravats, ceux de la ville de Berlin détruite par les bombardements. Ce que les trajectoires des bombes avaient ciblé, immeubles d'habitation ou usines, s'est retrouvé là, entassé un peu l'écart, au milieu de la forêt de Grunewald. Au début, la végétation a peiné à s'enraciner, puis, progressivement, des arbres ont pris possession des lieux pour finir par se mouler dans le paysage. Partout, sur le chemin ou dans le taillis, affleurent des briques, des morceaux de béton parfois, ce qui semble appartenir à de la vaisselle ou bien encore des tuiles, morceaux épars de vies détruites. Les traces qu'il cherchait étaient donc, pour une part, regroupées là, dans ces décombres devenus montagne sur laquelle on se promène aujourd'hui.